



HAL
open science

Le double je

Gildas Lescop

► **To cite this version:**

Gildas Lescop. Le double je. Luc Robène, Solveig Serre. Underground! Chroniques de recherche en terres punk, Riveneuve, pp.63-101, 2019, 978-2-36013-563-9. <hal-05282297>

HAL Id: hal-05282297

<https://hal.science/hal-05282297v1>

Submitted on 27 Oct 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

LE DOUBLE JE

par Gildas Lescop

Au commencement

C'était, en ce début des années 1980, une banale journée de ma vie de collégien. Les cours puis, accompagné de mon grand frère sorti du lycée voisin, le chemin du retour vers notre cité pavillonnaire. Nous devisions tranquillement. C'est alors que, sur le trottoir voisin, je les vois. Deux étranges individus à l'allure insolite, arborant un crâne chauve malgré leur jeune âge. C'est ce que je remarque en premier tandis que, poursuivant mécaniquement ma marche, je les détaille de haut en bas. Ils portent, bien cintré, le même type de blouson noir en nylon et une paire de jeans curieusement délavés, comme s'ils avaient tous deux sauté à pieds joints dans une bassine d'eau de javel. Qui plus est, l'un et l'autre ont pareillement roulé leurs bas de pantalon à mi-cheville pour découvrir de hautes chaussures lacées. Parfaitement cirées, elles sont noires pour l'un, bordeaux pour l'autre, seule note distinctive permettant de les individualiser au travers de leur apparence symétrique et uniforme. Dernier détail intrigant, je m'avise, avant qu'ils ne sortent de mon champ de vision et tout près de me bloquer le cou en arrière, qu'ils ont tous deux de

petits sacs plastiques accrochés à leur taille, ce qui achève de me surprendre. La bouche encore arrondie par la surprise, je me tourne vivement vers mon frère et lui demande dans un souffle : « Tu as vu ces mecs-là? ». Sans ralentir sa marche et regardant droit devant lui comme s'il ne les avait pas remarqués, celui-ci me répond, presque à voix basse : « Ce sont des skins ». Le reste du chemin sera consacré à satisfaire ma curiosité. Fort d'un voyage linguistique effectué en Angleterre, heureux de jouer son rôle de grand frère pourvoyeur de connaissances non inscrites au programme de l'école, celui-ci me livre alors un aperçu de la faune urbaine qu'il a pu observer à Londres. Il est question d'êtres singuliers portant la crête et nommés « punks », et d'une variété proche, sans crête mais notoirement plus hostile, appelée « skins ». Il évoque toute une gamme de styles vestimentaires surprenants associée à des rythmes bruyants et sauvages, et accompagnée de comportements tapageurs et provocateurs... Tout cela me ravit et je trouve admirable ce pays où tant d'excentricités semblent permises. Parvenu chez moi, je parviens à poser une dernière question concernant ces petits sacs en plastique qui, sur ces deux skins – je connais le mot à présent – m'avaient intrigué. Avant de disparaître dans sa chambre, mon frère m'informe seulement qu'ils devaient contenir de la colle à rustine, ce qui me laisse dubitatif car je n'imagine pas ces deux gaillards être des passionnés de vélo.

Si je relate cette anecdote, c'est bien parce qu'il me semble que cette rencontre fortuite agrémentée des propos de mon frère a marqué la genèse d'un intérêt durable pour tout un univers que je venais à peine d'entrevoir mais que je brûlais de mieux connaître. Cet intérêt, qui deviendra bien plus tard mon objet d'étude, se manifeste d'abord par des dessins de punks et de skins qui, au collège, ne tardent pas à orner mes pages de

cours, par des discussions passionnées entre copains, par des déguisements me permettant, à l'occasion, de « jouer au punk pour de faux ». Néanmoins, guidé par le visuel des pochettes des albums que je commençais à collecter, tout autant attiré par la sauvagerie des sons que par l'allure féroce des groupes, j'en viendrai à progressivement transformer « pour de vrai » mon apparence physique, défiant les réserves parentales et bravant le regard des « braves gens [qui] n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux »¹. Bientôt, les têtes se retourneront sur mon passage, et je ferai à mon tour l'expérience « du moi observé », à la suite et des années après avoir croisé ces deux skins.

Ce cheminement m'a conduit à devenir punk puis skinhead, attiré que j'étais par leur image de « vrais durs ». L'entrée dans cette dernière mouvance s'est faite avec l'impression de franchir une nouvelle étape dans la transgression, tant ce milieu apparaissait sulfureux. Je militais alors dans des groupes antiracistes et antifascistes : mon entrée s'est donc faite par la porte de gauche, la file de droite étant alors encombrée d'individus peu recommandables. Ce qui revenait à l'époque, au vu des rapports de force politiques qui ont évolué depuis, à incarner un courant marginal dans un groupe marginal, à être minoritaire dans un groupe minoritaire et à volontairement s'exposer aux luttes intestines qui y avaient cours.

En m'inscrivant à l'université à peu près à la même époque, j'ai mené deux carrières parallèles, celle de skinhead et celle de sociologue, toutes deux animées, à leur manière, par la reconnaissance des pairs, jusqu'à ce que je décide d'opérer une jonction entre ces deux parcours, d'allier expérience pratique

1. Georges Brassens, « La mauvaise réputation », L.P. *Georges Brassens chante les chansons poétiques (...et souvent gaillardes) de... Georges Brassens* (Polydor, 1953).

et apports théoriques, en choisissant de consacrer ma thèse au mouvement skinhead. La séance du séminaire *Underground!*, organisée par le collectif PIND à l'EHESS, à laquelle je fus convié et dont l'intitulé était « Dire ou ne pas dire. Recherche, censure ou autocensure »² m'a incité à m'exprimer sur mon double statut, *a priori* assez particulier, de sociologue et de skinhead. Mon intervention voulait montrer toutes les difficultés et les ambiguïtés rencontrées lors de mon travail de thèse et liées à ce double statut : dire ou ne pas que l'on est sociologue parmi les skins, dire ou ne pas dire que l'on est skin parmi les sociologues, ou comment ce « double je » m'a amené à pratiquer un double jeu.

En tant que sociologue chez les skins, j'ai d'abord choisi d'arguer, lors de mon travail de terrain, de mon statut de sociologue. Cette position d'observateur déclaré allait produire des effets dont j'étais loin d'imaginer les conséquences. Cette expérience, certes instructive d'un point de vue méthodologique, mais qui produira des effets indésirables, me poussera à opter pour une seconde approche, celle consistant à ne pas dire que j'étais sociologue et à faire le choix de l'observation participante non déclarée. C'est donc en tant que « simple skinhead » que j'ai participé à de nombreux concerts, durant lesquels j'ai pu me livrer à toutes sortes d'observations, d'échanges et de discussions, sans que l'on s'interroge sur ma présence, réglant ma conduite selon les comportements habituels de ce milieu, quitte à me retrouver confronté à des situations scabreuses.

En tant que skin chez les sociologues, durant l'accomplissement de ma thèse, j'ai préféré ne pas dire que j'étais un skin, pratiquant une autocensure, un silence par omission. Ayant déjà

2. En ligne à l'adresse : <http://pind.univ-tours.fr/events/dire-ou-ne-pas-dire-recherche-censure-et-auto-censure/> [Consulté le 19 septembre 2019].

à défendre la légitimité de mon objet de recherche, je ne voulais pas à avoir en plus à défendre ma propre légitimité. Prendre pour objet d'étude les skinheads, lesquels sont généralement perçus de manière négative et toujours sujets à des dénonciations radicales, peut en effet susciter des interrogations sur la façon dont sera traité ce sujet, sur les buts poursuivis et sur les motivations de l'auteur, sur son positionnement et son objectivité, surtout si celui-ci apparaît intimement lié à son sujet d'étude. Ma thèse achevée, j'ai décidé, au travers de ce texte inspiré de mon intervention au séminaire sus-évoqué, de tout dire de moi, de mettre fin à cette dissociation du « je », d'en finir avec ce double jeu, bien décidé à rompre avec les faux-semblants et à assumer, enfin, la singularité de mon parcours.

S'il est vrai que le chercheur doit savoir entretenir une distance critique avec son objet d'étude, maintenir « l'équilibre subtil entre détachement et implication »³, sa recherche dépend également « de son aptitude à comprendre en finesse l'univers symbolique des catégories de personnes étudiées : ceci suppose une sensibilité qui ne peut souvent être acquise sans une familiarité prolongée avec cet univers symbolique »⁴. Dès lors, si l'on estime, comme l'auteur de ces lignes, que la raison pour laquelle « une bonne partie des meilleures monographies reposant sur du travail de terrain sont le fait de sociologues ayant entretenu avec leur sujet une relation durable et antérieure à leur recherche »⁵, pourquoi nier sa familiarité avec son sujet d'étude, pourquoi nier les avantages que peut procurer un tel atout de position ?

3. Jean-Michel Chapoulie, en préface de Howard S. Becker, *Outsiders*, Paris, 1985, p. 19.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

1. — Un sociologue chez les skins

Le travail de terrain pratiqué dans le cadre de ma thèse n'a pas consisté en la découverte d'un milieu étranger puisque, étant déjà engagé dans la mouvance skinhead, j'en connaissais, par imprégnation, les formes de culture et de savoir, les codes et les manières d'agir. Cependant ma connaissance de ce milieu se limitait, concrètement, aux personnes que j'y fréquentais, aux échanges que j'avais avec elles, aux informations que nous glanions, sans le secours de l'Internet à cette époque, et à nos propres pratiques et expériences. Répondant aux exigences de ma thèse, guidé par un souci d'objectivité et d'exhaustivité, je me mis en devoir d'aller à la rencontre d'individus et de lieux que j'aurais peut-être ignoré ou même sciemment évité autrement, m'obligeant, ainsi, à sortir de mon cercle affinitaire, de ma zone de confort, et pour ainsi dire, de ma zone de sécurité.

Dire son identité

Si, pour les entretiens que je voulais mener, il ne m'avait pas été trop difficile de trouver, dans mon entourage, des skinheads anarchistes, communistes, antiracistes et antifascistes..., il en allait autrement pour les « skins de l'autre bord », patriotes, nationalistes et plus radicaux encore, qui ne figuraient pas parmi mes relations. J'avais appris que dans ma ville, je pourrais rencontrer ce genre d'individus en allant au stade, ceux-ci étant présents au sein d'un groupe de supporters se réclamant du hooliganisme. C'est un de mes amis skinhead, qui n'appartenait pas à ce noyau dur mais qui avait trouvé autour de la beuverie un terrain d'entente auprès de l'un de ces hooligans, qui favorisa les premiers contacts. Ceux-ci aboutiront à une invitation à rencontrer au stade les autres membres de ce groupe.

Je décide de me présenter à eux comme quelqu'un menant une étude sur les skinheads et le football, dans le cadre d'un projet d'écriture, avec l'idée de nouer avec eux des contacts qui me permettraient ensuite de réaliser des entretiens personnalisés. Au sujet de ce projet d'écriture, j'avais bien conscience que, dans ce groupe, prononcer les mots « thèse de sociologie » allait sûrement m'exposer à faire figure « d'intellectuel gauchiste », ce qui, je l'imaginai bien, ne produirait pas un courant de sympathie en ma faveur. Je pensais néanmoins, devoir faire état de mon statut de sociologue, ne serait-ce que pour justifier ma présence parmi eux. Présence qui, autrement, pouvait apparaître déplacée, car je n'étais connu ni pour ma passion du football ni pour mon esprit supporter. En outre, les opinions politiques que j'affichais avec ostentation n'étaient pas précisément celles qui faisaient consensus dans leur groupe. Répondant à l'appel du devoir sociologique et attiré par la curiosité, je me prépare donc à une immersion dans un milieu réputé violent et que je pressens hostile, mêlant l'improvisation à une certaine forme d'inconscience⁶. La prudence et le souvenir de mes cours à l'université m'enjoignaient simplement de m'adapter, de ne pas me faire trop remarquer et de me contenter d'observer le déroulement ordinaire des événements étant entendu que « dans ce type d'observation, le chercheur n'a pas le projet de détourner l'action de son déroulement ordinaire »⁷.

Un peu naïvement peut-être, pour ne pas « coller » à l'image de « l'intello » qu'ils s'attendent à rencontrer, pour me donner

6. « Un certain goût pour la bravade est souvent nécessaire pour dépasser les inquiétudes et les risques impliqués par l'observation directe » ; Jack Douglas, *Investigative Social Research*, Beverly Hills, 1976, p. 185.

7. Henri Peretz, *Les méthodes en sociologie. L'observation*, Paris, 2004, p. 5.

de l'assurance et croyant ainsi gagner du crédit auprès d'eux, je prends le parti d'outrer mon allure de skinhead, sans omettre d'ôter tous mes badges proclamant mon amour de la musique jamaïcaine et ma haine du racisme. C'est donc sous la physiologie d'un skin apolitique, espérant que la neutralité de ce positionnement suffise à me protéger, que je découvre le groupe de supporters avec lequel j'ai rendez-vous. Ils sont une bonne dizaine, à quelque distance du stade, dans un endroit discret, rassemblés autour d'une voiture dont le lecteur CD diffuse de la musique à un niveau sonore élevé. Le coffre arrière est ouvert et rempli de packs de bières. Adossée au véhicule, une canette à la main, se tient une personne que j'identifie rapidement comme étant l'un des leaders de cette bande. Celui-ci me regarde, laisse à peine transparaître une curiosité narquoise à mon égard, puis, avec l'impassibilité que je lui connaîtrai, vient me serrer la main sans mettre dans ce geste une chaleur excessive. Il me dit qu'il sait pourquoi je suis là et s'excuse au sujet de la musique, une sorte de techno, provenant des enceintes de l'automobile : « Je préfère la musique de skins mais il faut aussi faire plaisir aux jeunes de notre groupe ». Faussement décontracté, je parcours d'un œil les individus ici rassemblés : une douzaine de personnes, des jeunes, des moins jeunes, pas de filles... Ce qui m'interpelle au premier abord, c'est que je n'aperçois pas les redoutables skinheads que je suis venu rencontrer et qui devraient être présents. Je suis entouré de gens en tenue sportive et décontractée, baskets aux pieds et casquettes vissées sur la tête. Je reste perplexe. En réalité, le seul qui pourrait passer pour un skin « facho » dans ce groupe, c'est moi.

Je n'ai pas le temps de m'interroger plus avant que le signal de départ est lancé. Tous au stade, rendez-vous à l'intérieur. Tandis que je me dirige vers l'une des entrées, l'un des hooligans me

glisse à l'oreille : « Rentre de ton côté, ne nous suis pas, tu fais l'effet d'un gyrophare ». Je ne comprends pas sur le moment ce qu'il veut dire. Alors que tous gagnent sans encombre l'enceinte du stade, sans attirer l'attention des nombreux représentants de la loi, se glissant parmi les autres personnes venues assister au match, je me fais quant à moi immédiatement arrêter par deux CRS qui me soumettent à une fouille en règle et qui me conseillent fermement de me tenir tranquille. Je parviens ensuite à rejoindre le groupe dans la tribune qu'ils ont l'habitude d'occuper, salué par les rires de ceux qui, ayant assisté à la scène de loin, se gaussent ouvertement de ma mésaventure. L'un d'eux enlève sa casquette, dévoile son crâne ras, frotte de sa main le mien d'un geste à la fois vigoureux et affectueux et me lance d'un ton sarcastique : « Quelle idée de venir dans cette tenue! Tu le sauras pour la prochaine fois! ». C'est ainsi que j'apprends, par sa bouche et à mes dépens, que les fameux skinheads que je recherchais étaient bien là, mais convertis, par coutume, lorsqu'ils se rendent aux matchs, au style *casual*. Liés depuis les origines de leur mouvement, aux violences accompagnant les matchs de football, les skinheads, considérés collectivement comme des fauteurs de troubles, se signalaient aisément par leur allure identifiable aux forces de police et se voyaient dès lors arrêtés et contrôlés préventivement dès les abords du stade⁸. Je venais d'en renouveler l'expérience. Pour contrer ce « délit de sale look », le style *casual*, à base de vêtements de sport, plus discret mais toujours codifié autour de marques référencées, sera adopté pour passer plus aisément inaperçu dans la foule.

8. Parmi les mesures policières exercées en Angleterre, dans les années 1960, à l'encontre des skinheads, la confiscation, à l'entrée des stades, de leurs chaussures, obligeant ainsi ceux-ci à assister aux matchs en chaussettes.

Ma tenue, démonstrative, que je pensais adaptée au milieu et à la situation, n'avait fait que signaler mon ignorance complète des règles qui y avaient cours. Je me sentis alors comme les Dupon-d-t, ces deux policiers imaginés par Hergé qui, dans les aventures de Tintin, se font inmanquablement remarquer lorsqu'ils pensent se fondre dans le décor en usant de costumes « typiques » mais tombés en désuétude. Cette histoire n'a certes pas mis en valeur mes capacités d'immersion mais a eu l'avantage de bien faire rire tout le monde et de détendre l'atmosphère.

Durant le match, je parviens à discuter avec les leaders du groupe, assez disposés à partager leurs points de vue en tant que vétérans skinheads et nationalistes à divers degrés, non sans omettre de me rappeler qu'ils savent que je suis un « sale rouge » de skinhead aggravé d'un « sale rouge » de sociologue mais qu'eux, contrairement aux « sales rouges » de mon espèce, ils sont tolérants puisqu'ils acceptent, aimablement, ma présence à leurs côtés. La fin du match se déroule dans une ambiance tumultueuse avec des incidents qui se produisent du côté des tribunes présidentielles et des salons VIP pris d'assaut. La sortie du stade se fait dans l'agitation, entre deux rangs de CRS pris à partie par les supporters, dont ceux avec lesquels je suis. Ces derniers vont au contact des forces de l'ordre, puis reviennent trouver refuge au sein du groupe, là où je me maintiens prudemment, dans une relative sécurité, comme au cœur d'un cyclone. Jusqu'à ce que l'on atteigne une zone plus calme, je suis coincé au milieu de la horde, ne pouvant m'en détacher sous peine de devenir, avec mon look « gyrophare » de skin, une cible de choix pour les CRS. Bon gré mal gré, je parviens tout de même à terminer cette première journée de terrain assez riche en enseignements et en émotions.

Durant les mois suivants, toujours à mon étude et dans une

tenue moins repérable, je retourne assister à des matchs en compagnie des mêmes supporters. L'un d'eux développera une sincère affection à mon égard, me gratifiant lorsqu'il était soûl – et il l'était régulièrement lors de ces sorties au stade – d'accolades viriles accompagnées d'un : « tu es un sale rouge mais toi je t'aime bien ! ». J'aurai souvent l'occasion de discuter avec lui aux abords ou dans le stade. Il me racontait sa jeunesse skinhead, justifiait, à sa manière, ses engagements politiques – ce qui m'intéressait bien davantage que les matchs –, mais refusait systématiquement de passer un entretien avec moi. Il balayait mes propositions renouvelées à coup de : « Mais tout le monde s'en branle de ces histoires ! » et « Ce sont juste des histoires de beaufs, tout le monde s'en fout ! » et de continuer pourtant à me rapporter ses anecdotes en les ponctuant régulièrement d'un « je suis un ancien, tout le monde me respecte ici ! ». Toujours célibataire à quarante ans, occupant, selon ses dires, un emploi inintéressant et n'ayant pour collègues de travail que des « cons », le tout constituant « une vraie vie de merde », mon interlocuteur ne trouvait à l'évidence à s'épanouir qu'au travers du mouvement skinhead et au sein du groupe de supporters qui lui offrait une camaraderie et une forme de respect qu'il ne trouvait pas ailleurs, ainsi qu'un cadre lui permettant d'exprimer et d'évacuer toute sa rancœur. Je suppose qu'il m'appréciait parce que, venant de l'extérieur et faisant figure à ses yeux de « mec pas con », je manifestais un réel intérêt pour « ses histoires de beaufs » et que je débattais de « ses idées » et de ses actions dans le cadre d'une démarche compréhensive. Je suis en tout cas redevable à l'amitié qu'il me manifesta ouvertement de ne pas avoir été inquiété par ses amis qui, autrement, auraient pu être tentés de soulager à mes dépens quelques bouffées d'anticommunisme primaire.

En dehors de ces discussions, je restais à chaque fois témoin

de diverses scènes d'affrontements entre supporters rivaux et contre la police. Je demeurai nécessairement à l'abri, au sein du groupe, le plus souvent auprès des leaders qui coordonnaient les attaques des plus jeunes hooligans. Bien que la sociologie pût être présentée comme un sport de combat, je finis par trouver inutilement périlleux de continuer à l'exercer ainsi. Ne pouvant obtenir autre chose que des entretiens informels et de nombreuses observations d'échauffourées, ne travaillant pas non plus sur le hooliganisme et estimant que ma présence ne se justifiait plus, je décidai d'arrêter mes investigations sur ce terrain. Alors que je pensais en avoir terminé avec cette expérience, un dénouement inattendu viendra définitivement clore cet épisode.

Une dizaine de jours après avoir quitté le milieu des hooligans, je reçois une convocation au poste de police adressée à mon nom portant simplement la mention : « Affaire vous concernant », associée à une date correspondant à l'une de mes présences au stade. Je me rends donc, plus intrigué qu'inquiet, au commissariat de police au jour indiqué pour y être fraîchement accueilli : sitôt m'être présenté à l'inspecteur chargé de mon affaire, ce dernier me gratifie d'emblée d'une gifle sur la figure, lance à la cantonade qu'il va s'occuper du « connard » que je suis à ses yeux et m'enjoint sur un ton peu amène de m'asseoir à son bureau face à lui. Tandis que je reste interloqué, il sort un dossier d'une armoire, l'ouvre et extrait devant moi une série de photographies. À ma grande surprise, je découvre qu'il s'agit d'agrandissements mettant en évidence, dans un cercle, mon visage. Ces clichés me montrent, dans les tribunes du stade, parmi les hooligans, en train de discuter avec l'une ou l'autre figure de ce groupe, ces derniers ayant, à la différence de moi, le visage partiellement masqué par leur casquette. Sidéré, avant que je ne puisse encore réagir, mon interlocuteur me résume la

situation à sa façon : « Avant votre venue au stade, ce groupe de hooligans se tenait à peu près tranquille. Puis voici que vous débarquez, on vous voit parler aux leaders et à chaque fois que vous êtes là, les incidents se multiplient. Vous êtes donc leur meneur! ». Je décèle alors le malentendu. M'étant présenté à eux comme un observateur, les hooligans que je suivais avaient effectivement intensifié leurs actions lorsque j'étais parmi eux pour que je puisse témoigner, au travers de mon travail, qu'ils étaient bien un groupe actif. J'avais donc par ma présence, en tant qu'observateur déclaré, *directement* influé sur le déroulement des événements. Affichant une mine penaude, je réussis à faire entendre raison à l'inspecteur qui se montra tout de même déçu que sa prise ne soit pas un skinhead de l'ultra droite venu faire de l'agitation dans les stades, mais un simple étudiant en sociologie, un « gauchiste » dira-t-il, dépassé par les événements. Voilà qui concluait une « sortie de terrain » épique. Après y avoir si bien joué l'apprenti sorcier en sciences sociales, je n'allais certes pas retourner au stade. Je décidais alors de porter mes observations ailleurs et autrement.

Taire son identité

Pour continuer mes recherches, j'optais pour l'observation participante en prenant garde de ne pas être, de quelque façon que ce soit, un agent perturbateur. Je choisis pour terrain d'étude, les concerts de musique oi!. Plus que le ska, lié aux origines du mouvement skinhead, la musique oi!⁹ reste la musique la plus identifiée aux skinheads tant par la composition des groupes

9. La oi! est un sous-genre du punk apparu au Royaume-Uni à la fin des années 1970; voir Gildas Lescop, « "Honnie soit la oi!" : naissance, émergence et déliquescence d'une forme de protestation et musicale », dans *Volume!*, 2, 2003, p. 109-128.

que par la présence du public. Il m'apparaissait donc que ces espaces d'expression et d'autocélébration me donneraient à voir et me permettraient d'analyser l'essentiel des règles, des attitudes, des conduites et des représentations ayant cours dans ce milieu et extériorisées à l'occasion de tels événements. Il me semblait aussi, pour une meilleure adaptation à ce milieu et comme condition d'efficacité de cette recherche, voire comme condition de possibilité et de sécurité, qu'il me faudrait taire mon identité de chercheur. À cette fin, je décidais de me rendre à des concerts en dehors de ma région afin de mieux apparaître comme « un skinhead parmi d'autres ». Plus précisément, je choisis de centrer mes observations sur les concerts oi! dits « apolitiques ».

Liés à l'histoire de ce mouvement qui eut à subir l'intrusion et la division politique, les concerts skinhead peuvent présenter, ou non, différentes orientations idéologiques : concerts estampillés RAC pour « Rock Against Communism » à l'extrême droite, concerts antiracistes et antifascistes rassemblant à l'opposé redskins¹⁰ et RASH¹¹ et/ou SHARP¹² et concerts se déclarant apolitiques, dont les affiches portent souvent la mention « Political bullshit stay out ». Ces concerts sont en effet définis par leurs organisateurs comme étant des lieux « neutres » à l'intérieur desquels, pour éviter toute friction inopportune, il est fortement déconseillé « d'afficher ses couleurs » : tous signes ou symboles,

10. Appellation des skinheads communistes.

11. Acronyme de Red And Anarchist Skinheads.

12. Acronyme de Skinheads Against Racial Prejudice. Ceux-ci sont antiracistes et antifascistes, sans revendiquer une affiliation politique précise. Les relations entre les RASH et les SHARP peuvent être conflictuelles.

badges, patchs, T-shirts trop connotés ou même lacets¹³ susceptibles de révéler des choix partisans ne sont pas les bienvenus. Quiconque enfreindrait cette « règle de bonne conduite » le ferait, selon le profil des organisateurs, la composition du public et le degré de tolérance — souvent faible — des uns et des autres, à ses « risques et périls ». À la différence des concerts politisés, les concerts apolitiques proposent de programmer des groupes sans affiliation marquée, pouvant dès lors être appréciés, sur le seul critère musical, par un grand nombre de skinheads quelles que soient leurs idées politiques. Bénéficiant donc potentiellement d'une plus large audience, ces concerts rassemblent et mêlent de ce fait dans une grande promiscuité beaucoup de personnes ne partageant pas forcément, tant s'en faut, les mêmes opinions. Dans ce milieu où les différences de point de vue se règlent volontiers brutalement, un pesant climat de méfiance généralisée peut rapidement s'installer. C'est pourquoi, plutôt que les concerts politisés où règne, évidemment, une grande connivence entre tous les participants, il m'a semblé plus intéressant d'axer mon regard sur ces concerts apolitiques, où pourrait s'observer une plus grande variété de situations.

13. Bien que ce ne soit pas une règle générale, les lacets rouges sont souvent portés par les redskins, tandis que les lacets blancs signalent les partisans du « white power ».

Les concerts oi! apolitiques sont potentiellement ouverts à tous¹⁴. Cependant, avant l'avènement de l'Internet et des réseaux sociaux, ceux-ci ne bénéficiaient que d'une publicité limitée et, s'adressant prioritairement à un public skinhead, il n'était pas toujours évident, si l'on ne faisait pas partie de ce milieu et si l'on ne disposait pas des contacts appropriés, de trouver toutes les informations nécessaires concernant la tenue de ce type d'événements. Dans ces conditions, il était profitable d'avoir des amis pour vous renseigner, mieux encore, pour vous accompagner : une arrivée en bande produit toujours un meilleur effet et est plus sécurisante qu'une arrivée solitaire.

Les apparences jouent également un grand rôle dans le milieu skinhead. Mieux vaut ne pas trop dénoter au niveau de sa présentation personnelle et sa manière d'être. En ces lieux parfois chargés d'agressivité, où l'alcool aide à libérer les pulsions, une allure trop décalée par rapport aux normes en vigueur – des cheveux trop longs, par exemple, mais aussi un air faussement ravi ou franchement inquiet – peut vite faire de vous une victime potentielle. Il s'agit donc d'adopter la bonne attitude sans se faire inutilement remarquer. À titre d'exemple, une attitude hors-norme dans le cadre d'un concert oi! peuplé de skinheads consisterait à arriver seul dans une tenue voyante et décontractée, à s'installer au bar, commander un thé, ouvrir un recueil de poésie tout en jetant autour de soi des regards amusés.

La pratique de l'observation consistant en un apprentissage des règles, des attitudes, des expressions du milieu étudié, je pouvais estimer que, connaissant ce milieu bien mieux que celui des hooligans, je serai plus à même à me fondre dans le décor.

14. Contrairement aux concerts RAC, menacés d'interdiction judiciaire et fort discrètement organisés. Pour de tels événements, les salles sont souvent louées en prétextant une fête d'anniversaire.

Néanmoins, ayant décidé de me rendre à des concerts éloignés de ma région, je ne savais pas toujours où j'allais mettre les pieds – ou les docs –, qui j'allais rencontrer et quelle serait l'ambiance. Or dans un milieu qui ne se prête pas à des négociations formelles, où l'on est accepté ou non, arriver seul à un concert, sans connaître personne, peut paraître assez suspect dans un microcosme fonctionnant assez largement sur le principe de la bande. Cela revient à s'exposer à la menaçante question du « T'es qui toi? » qui, posée en début de concert et suivant la réponse apportée, déterminera une prise de contact aimable avec la salle ou un contact brutal avec le sol. Je me mis donc au préalable à la recherche d'une personne qui pourrait me servir à la fois d'informateur et de guide et qui, idéalement, serait une figure reconnue, respectée et bien entourée. Ainsi me serait-il possible de profiter de l'aura de sa présence et de ses amis, de ne pas me faire trop questionner inutilement et de me prémunir contre d'éventuels mauvais coups. Dans cette optique, un « ancien », un familier de la scène skinhead, possédant à la fois de l'expérience et du recul, constitue un profil de choix. Je connus une première tentative infructueuse : un skinhead plus âgé que moi, que je pensais être de bon parti et qui s'était proposé de m'accompagner à un concert, se fera proprement « casser la gueule » suite à je ne sais quel différent, juste devant moi, dès l'entrée. Je me trouvais donc dans une situation fort embarrassante, sommé de répondre à cette suspicieuse question du « T'es qui toi? », formulée d'une manière plus menaçante encore, que je voulais précisément éviter en croyant être bien accompagné.

Je finis par trouver la personne adéquate et réussis à m'intégrer à son groupe d'amis. Je pouvais donc mener mes observations en limitant les risques, en suivant les conseils de ceux habitués à enquêter dans ce genre de mouvance : ne pas trop

boire, ne pas trop parler et ne pas se montrer « inutilement intellectuel »¹⁵. Cependant, dans ce milieu auquel l'observateur doit s'adapter, ce premier principe de ne pas trop boire, ne serait-ce que pour mémoriser les informations recueillies, est une ligne de conduite tenant de la gageure. Pour preuve ce festival oi! où je m'étais rendu avec la bande que je suivais. La route était longue, et durant tout le trajet mes compagnons, à l'exception du chauffeur tenu à une douloureuse et ronchonnante sobriété, n'auront de cesse à m'inviter à boire des bières avec eux pour faire passer le temps. Bien qu'essayant de me restreindre, j'étais ivre en arrivant. Encore me fallut-il accepter, sur le parking et dans la salle, des tournées pour fêter notre arrivée, saluer des connaissances... Je perçus tout juste, dans un état brumeux, qu'il régnait, dès le début du concert, une certaine tension due à la présence d'une bande venue en force et bien décidée à s'imposer. Au milieu de la soirée, n'y tenant plus, je me trouve une place pour m'asseoir et, vaincu par les effets délétères de l'alcool, je m'endors, à peine troublé par les accents rageurs et sonores de la musique oi!. Brusquement, après un temps indéterminé, je me sens secoué et vivement entraîné en dehors de la salle vers le parking, près du véhicule où, dans un état d'hébétude, je vois rassemblées les personnes avec lesquelles je suis venu. On me glisse alors une batte de baseball dans la main et l'on m'enjoint de me tenir prêt car « il va y avoir du fight! ». Finalement, sans que je sois à même de juger la situation, le groupe préféra opérer un repli stratégique. Cette soirée, que l'on me décrira par la suite comme riche en interactions musclées et intéressante au niveau de la gestion des rapports de force, se résumera pour ma part à quelques souvenirs confus et un bon mal de crâne. Triste

15. Voir Bill Buford, *Parmi les hooligans*, Paris, 1994.

bilan pour le sociologue de terrain, même si mon intégration par l'alcool avait été jugée plutôt satisfaisante.

L'observateur ne peut donc tout prévoir et doit savoir s'adapter à des situations inattendues, voire périlleuses. Voici un autre exemple : à la fin d'un autre concert oi! apolitique, mon guide, qui m'y avait conduit en voiture, m'avertit que, suite à un problème qu'il doit régler ailleurs, il ne sera pas en mesure de me ramener chez moi. Mais il voit là une connaissance qui pourrait le faire. Ce dernier accepte et me voici dans son véhicule en compagnie d'autres skins inconnus de moi. Alors que je pensais que nous allions faire route vers chez moi, le chauffeur et les autres passagers se trouvent informés que l'un de leurs amis prolonge la soirée à son domicile. Une belle occasion de se soûler entre potes se profile. Quel skinhead digne de ce nom refuserait pareille invitation? Le chauffeur, qui ne semble pas disposé à faire un détour, me propose donc de les accompagner, et je sens que je n'ai pas vraiment le choix. Ce sera l'occasion de rencontrer d'autres camarades, m'assure-t-on fraternellement. Me voilà donc incité à les suivre, bon gré mal gré. Parvenu à l'appartement de leur ami où se trouvent déjà quelques personnes toujours inconnues de moi, je m'aperçois rapidement, au vu de la décoration, des objets exposés, des livres et des disques, que je suis chez un naziskin. Il en est certainement de même des personnes présentes et de ceux qui m'ont amené ici, mais je n'ai pas été alerté par les détails de leurs apparences puisqu'il est de coutume de ne porter aucun signe partisan aux concerts apolitiques. Eux-mêmes, pour cette raison, ne pouvaient rien présumer de mon aspect et se fiaient uniquement au fait que j'avais été présenté par l'une de leur connaissance, mon guide qui, jusque-là, s'était abstenu de me présenter à ce type d'amis. Sur le moment, avec une certaine excitation, je me dis que je

suis sur un terrain propice à mes investigations, moi qui avais cherché à rencontrer ce genre d'individus jusque dans les tribunes du stade avec le succès que l'on sait. Je ne suis pas saoul, je peux donc tout à loisir mener un travail d'observation, voire entretenir des conversations et récolter des informations. Puis je comprends que je suis coincé ici, sans moyen de transport, loin de chez moi, isolé parmi une bonne dizaine de naziskins enivrés qui vont peut-être finir par s'interroger sur le bien-fondé de ma présence. C'est en suivant les préceptes sus-énoncés de ne pas trop boire, de ne pas trop parler et de ne pas me montrer « inutilement intellectuel » dans mes échanges que j'ai pu gérer cette délicate situation. L'ambiance n'apparaissait pas en effet propice aux débats de fond et je doute que j'aurai pu parvenir ici, comme cela avait été le cas au stade, à me faire accepter sans dommage comme l'ami « sale rouge » de la soirée et encore moins comme enquêteur. La dissimulation de mon identité de chercheur semblait donc une condition nécessaire de sécurité. Bilan positif pour l'observateur qui aura pu sauvegarder des informations et se sauver lui-même.

D'une manière générale et concernant ce travail de terrain, ai-je vraiment eu des difficultés à me dissimuler, à taire mon identité de sociologue? La réponse est non. D'une part, en étant skinhead – mes propres caractéristiques étant compatibles avec ce milieu – je n'eus pas à exercer un travail sur mon apparence ni sur ma manière d'être. Ma présence ne dénotait pas et j'étais, en ces lieux, comme un poisson dans l'eau – parfois trouble. D'autre part, personne ne m'a jamais demandé, lors de ces concerts ou autres rassemblements, ce que je faisais dans la vie. Cela peut paraître curieux, mais il n'est pas coutume de poser ce genre de question aux personnes appartenant à ce milieu puisqu'il est implicitement admis que, ce qu'ils font dans la vie, c'est d'être

skinhead. Être skinhead est en effet revendiqué comme étant un mode de vie¹⁶ à part entière, pas une simple mode ou un amusement du week-end. Ainsi, pour beaucoup, il n'y a pas la « vraie vie » consacrée au travail et à la famille avec, pour parenthèse, le week-end où l'on peut jouer à être skinhead. La vraie vie, c'est être skinhead, et le reste du temps est une parenthèse où l'on doit jouer par nécessité un autre rôle au travail et en famille. Voilà pourquoi, dans cet ordre d'idée, être en couple avec une skingirl est un idéal recherché par beaucoup de skinheads. Ce serait pour eux la concrétisation d'une aspiration profonde, celle d'une union fondée sur le partage d'une passion commune, passion qui pourrait alors pleinement s'exprimer à deux, à la fois intimement et publiquement, et non pas restreinte, négociée, soumise à critiques et reléguée à l'extérieur par une quelconque conjointe étrangère à ce milieu et peu désireuse de s'y rallier. Il faut encore ajouter que le mouvement skinhead, issu des quartiers ouvriers anglais, a toujours défendu une identité prolétarienne qui est devenue une sorte de leitmotiv. Or, surtout actuellement, tous les skinheads ne viennent pas, par leur travail ou leurs origines sociales, de la classe ouvrière. Dès lors, demander à un skinhead ce qu'il fait dans la vie peut provoquer une gêne, puisque la réponse pourrait sonner comme un aveu, une non-conformité à ce credo. Mieux vaut donc s'en tenir aux apparences, sans trop se demander si la symbolique ouvrière véhiculée par le style skinhead relève encore d'une réalité sociale ou d'un simple fétichisme.

Voici donc comment je fus amené à dire, puis à taire, ma qualité de sociologue chez les skins.

16. « Skinhead's not a fashion it's a way of life », paroles du morceau « Skinhead » du groupe oi! Combat 84 (E.P. *Orders Of The Day*, Victory Music, 1982).

2. — Un skin chez les sociologues

L'écart semble tel entre le monde de l'université et celui des crânes rasés, entre le savant et l'impopulaire skinhead, qu'on ne saurait imaginer un skin dans une fac, si ce n'est à l'occasion d'une chasse aux gauchistes. Pourtant, sans être une exception et sans m'être jamais livré à de telles activités, j'ai mené mes études sans quitter le milieu skinhead, poursuivant une double carrière, cumulant parallèlement capital culturel et « capital subculturel »¹⁷ jusqu'à ce que je décide, grâce à ma thèse de sociologie, de relier ces deux univers, d'opérer une jonction entre des connaissances acquises séparément. Cependant, tout au long de ce travail de recherche et jusqu'à son achèvement, il m'a semblé préférable de taire mon identité de skinhead.

Taire son identité

Il faut reconnaître qu'avouer que l'on est skinhead n'est pas chose aisée. La réaction à ce genre de confession est rarement : « Ah c'est cool ça ! ». Cela entraîne plutôt des réactions mêlant surprise, incompréhension, inquiétude, voire effroi et rejet, dans le cadre familial¹⁸ comme professionnel. Le fait de se dire skinhead oblige dès lors à se justifier et à se livrer à toutes sortes d'expli-

17. Sarah Thornton, *Club Cultures : Music, Media and Subcultural Capital*, Cambridge, 1995.

18. Voir à ce sujet les entretiens que j'ai réalisés avec des skinheads (filles et garçons), et les réponses recueillies à la question « Comment ont réagi tes parents au fait que tu sois devenu skinhead ? ». Florilège de réponses : « Ils n'ont pas super bien réagi. Je me suis fait jeter plusieurs fois de chez moi », « Ils l'ont hyper mal pris », « Je me rappelle de la plus grosse raclée de ma vie », « Ma mère a fait un énorme scandale, elle a déboulé comme une furie en hurlant "qui t'a rasé le crâne?" ».

cations plus ou moins fastidieuses. La raison en est que le mot skinhead demeure encore très négativement connoté et qu'il produit ordinairement un effet répulsif. En cause, la façon dont les skinheads ont été habituellement dépeints¹⁹, le processus d'étiquetage²⁰ dont ils furent l'objet aboutissant à ce que, les concernant, « nous ne voyons pas les choses mêmes; nous nous bornons, le plus souvent, à lire des étiquettes collées sur elles »²¹. Il peut être alors utile de rappeler que lorsqu'ils apparurent à la fin des années 1960, en Angleterre, les skinheads se signalaient par leur ancrage revendiqué dans la classe ouvrière et par leur attrait manifeste envers les formes culturelles noires importées de Jamaïque, faisant montre envers celles-ci d'une identification « patente », « directe », « consciente » et « exprimée de façon explicite »²². Ils offraient alors l'image d'une subculture métissée en complet décalage avec les représentations du skinhead qui s'imposent ensuite. Cette image se brouillera au cours des années 1980, lorsque ce mouvement, réapparu dans le sillage du punk, aura à pâtir de l'entreprise de récupération orchestrée par le National Front²³. Une entreprise qui n'aurait probablement pas eu tant d'effets si les médias, par goût du spectaculaire et fonctionnant sous le régime de la simplification et de l'amplifi-

19. Gildas Lescop, « Le mouvement skinhead entre les lignes : écrits et enjeux de définition autour d'une subculture », dans *L'écrit : comment rendre compte d'une recherche?* dir. G. Ferréol et A. Tuailon Demésy, p. 101-113.

20. Howard S. Becker, *Outsiders*, Paris, 1985.

21. Henri Bergson, *Le Rire*, Paris, 2012, p. 117.

22. D. Hebdige, *Sous-culture, le sens du style...*, p. 48.

23. Gildas Lescop, « Skinheads : du reggae au Rock Against Communism, d'une contre-culture à une "contre-contre-culture" sous influence musicale », dans *Volume!*, 9, 2012, p. 129-149.

cation, ne s'étaient autant focalisés sur les naziskins, assurant à ceux-ci une large publicité tout en condamnant les autres factions non-nazies à une invisibilisation²⁴. Aussi les naziskins, « coproduits, sinon inventés par les médias »²⁵, obtiendront-ils une forme de légitimité acquise par leur prééminence médiatique, qui leur permettra de remporter sur les autres factions rivales composant ce mouvement la victoire symbolique de la représentation sociale exclusive. Ainsi se diffusera, se popularisera et s'imposera dans l'imaginaire collectif, via une large production d'articles et d'analyses et au travers d'autres récits plus ou moins fictionnels, cette représentation partielle et partielle du skinhead, ce skinhead grandement « fabulé » qui deviendra alors ce « démon familier », selon la formule de Stanley Cohen, « qu'une société exhibe pour montrer à ses membres quels rôles négatifs doivent être évités »²⁶.

24. Un constat que formulera Daniel Schweizer, réalisateur de reportages consacrés aux skinheads : « Hélas, les skins d'extrême droite ont réussi à phagocyter le mouvement, ne serait-ce que d'un point de vue médiatique ». Il avouera avoir eu de son côté « des problèmes avec les diffuseurs » quant à sa volonté de filmer des skinheads antiracistes car « même si cela nous fait peur, nous sommes rassurés par l'image du skin fasciste. Les gens ont beaucoup de mal à imaginer qu'il puisse exister des skins de gauche, communistes, antifascistes. Pour certains, donner une image de "bon skin" serait dangereux parce que cela pourrait dédouaner les autres », en ligne à l'adresse : <http://www.humanite.fr/node/312358> [consulté le 21 septembre 2019].

25. Fausto Giudice, « Génération bunker : Une tragédie européenne », dans *Jeunesse perdue, révolte vide et vieux démons*, 157, Paris, 1995, p. 149.

26. D. Hebdige, *Sous-culture, le sens du style...*, p. 101.

En France, où la presse a beaucoup insisté sur la dangerosité du phénomène skinhead²⁷ en mettant en exergue sa violence et son orientation néo-nazie, les recherches universitaires se sont bornées « à saisir le phénomène skin surtout à partir de sa dimension la plus visible : l'expression politique »²⁸ réduisant donc, là encore, tous les skinheads à une nuisible mouvance extrémiste. Dès lors, parce que « l'extrémisme n'est pas un sujet d'étude populaire »²⁹, faire une thèse sur les skinheads, perçus exclusivement comme des néonazis, pouvait déjà faire naître, en dehors de ma propre implication, quelques réserves. Daniel Bizeul, en introduction de son travail d'enquête consacré aux militants du Front National³⁰, constate à cet égard que « s'attacher à un groupe criminel, menaçant ou diabolisé, en vue de rendre compte des étapes et des circonstances qui conduisent des personnes ordinaires à en devenir les membres, peut provoquer [...] une réaction horrifiée de la part des lecteurs »³¹. Si, comme le rappelle l'auteur de ces lignes, entrer dans l'univers de cet « autre ostracisé » s'avère être une entreprise nécessaire, utile à la compréhension des formations marginales et extré-

27. De la fin des années 1980 au début des années 1990, de nombreuses « enquêtes chocs » seront consacrées aux skinheads : « La violence au crâne rasé » (dans *VSD*, n° 562, juin 1988), « Ces jeunes qui vous font peur » (dans *Le Nouvel Observateur*, 19 au 25 août 1988), « Ces crânes rasés qui font peur à la France » (dans *L'Événement du jeudi*, n° 291, 31 mai-6 juin 1990), « La menace skinhead » (dans *Le Nouvel Observateur*, 17 au 23 juin 1993).

28. Michel Wieviorka, *La France raciste*, Paris, 1992, p. 309.

29. Serge Moscovici, *Psychologie des minorités actives*, Paris, 1979, p. 131.

30. Daniel Bizeul, *Avec ceux du FN, un sociologue au Front National*, Paris, 2003.

31. *Ibid.*, p. 15.

mistes, ou désignées comme telles, ce type d'entreprise peut cependant rebuter. D'une part parce que ces formations sont difficiles d'accès et peuvent présenter des risques physiques pour le chercheur, ce dont peut effectivement attester mon travail de terrain. D'autre part parce qu'il expose le chercheur à un autre risque, celui de soupçon de sympathie pour son objet. Une sympathie qui serait donc bien suspecte, me concernant, considérant la déplorable réputation des skinheads. Dans le cadre d'un travail de recherche, il est évidemment moralement plus aisé, et moins risqué du point de vue de sa réputation, de se tenir du côté des victimes ou des opprimés que du côté de bourreaux ou d'opresseurs potentiels ou avérés. Ainsi, cette pénétration dans l'univers de cet « autre ostracisé » risque d'être mal perçue, même au sein de l'université, parmi les chercheurs en sciences sociales. Leur connaissance de cet autre ayant de grande chance d'être limitée, surtout quand cet autrui apparaît se situer aux antipodes de leurs affinités et de leurs convictions ordinaires. Leur attention risque alors d'être socialement prédéterminée, influencée par les représentations communément admises et partagées – ainsi de la perception commune du skinhead –, et leur analyse être tributaire de leurs propres valeurs et prises de parti. L'étude de tels milieux se fera alors volontiers sur le mode de la dénonciation, « la tentation ordinaire des chercheurs [étant] d'aboutir à une conclusion d'ordre politique et moral, prenant la forme d'une mise en garde »³². Pourtant, chaque société sécrétant ses déviants et ses ennemis, il est certainement plus intéressant d'étudier le processus qui conduit une catégorie d'individus à se faire ostraciser plutôt que de concourir à cette mise au banc. C'était là, sans chercher à me faire l'avocat du diable

32. D. Bizeul, *Avec ceux du FN...*, p. 278.

skinhead, l'un des objectifs de ma thèse. Pour autant, malgré tous ces excellents principes, et bien que bénéficiant d'un « atout de position » autorisant un regard informé et impliqué sur mon terrain d'étude, je décidais, afin de prévenir doutes et critiques, de ne rien dire de mes affinités avec ce milieu, de jouer d'une distance et d'une neutralité qui s'observeraient bien, *a posteriori*, à la lecture de mes travaux.

Fut-il difficile de taire, à l'université, cette identité de skinhead? À vrai dire, non. Personne ne m'interrogea à ce sujet, bien que je ne cherchasse point à me travestir. Je n'ai pas joué sur les apparences, usant d'un subterfuge à la Clark Kent³³, portant veste et arborant ostensiblement des lunettes en tant que professeur, puis les retirant, sitôt les cours terminés, pour endosser mon costume de super-skin prêt à arpenter les rues sous ce nouveau visage. Je restais habillé de la même façon, qui est celle, plutôt soignée, des skins traditionnels, par goût personnel³⁴ et non par dissimulation. Il est vrai que ce style vestimentaire est moins repérable que celui, plus martial, associant blouson du type bomber, treillis en guise de pantalon et hautes chaussures coquées, qui est devenu l'image courante et assez caricaturale du skinhead³⁵. N'ayant pas non plus le comportement d'une brute avinée, je ne correspondais pas aux stéréotypes. Mais il est

33. Personnage fictif incarnant l'identité secrète de Superman.

34. L'âge est là aussi, qui adoucit les mœurs et les dégaines.

35. Bien que se basant sur les mêmes marques de vêtements, le style skinhead a connu une évolution entre le « dressing smart » campé par les skins des années 1960, repris par les « skinheads traditionnels », et le « dressing hard » porté par les skins des années 1980. Ce dernier style, plus connu, s'il reprend en grande partie les éléments constitutifs du look skinhead des années 1960, apparaît, par l'influence « destroy » du punk, beaucoup plus provocant et agressif.

arrivé parfois que mon allure suscite un doute. Ainsi ces deux étudiants qui, après une séance de TD, sont venus me voir pour me déclarer amusés : « Votre cours était vraiment intéressant mais au début on a eu un peu peur, on a cru que vous étiez un skinhead! ». Riant de ce qu'ils pensaient être une plaisante méprise, ils sont partis sans attendre une réponse de ma part. Il arrive plus rarement que mon allure soit clairement identifiée. Ainsi de cette autre séance de TD où un groupe d'étudiantes décident de faire un exposé sur les skinheads, sans connaître ma propre implication. Parlant des skinheads des années 1960, elles projettent en illustration une photo de skinheads des années 1980. Une voix, dans la salle, leur fait remarquer que la photo ne correspond pas à leurs propos, que les skins qu'elles montrent n'ont pas l'allure des skins des années soixante. Quelqu'un demande alors : « ils ressemblent à quoi, alors, les skins des années soixante? ». La première voix répond alors : « Tu n'as qu'à regarder le prof! ». Rien de très embarrassant.

Je dois encore ajouter que, tout au long de mon doctorat, jamais ma directrice de thèse ne m'a posé la question que j'appréhendais, à savoir si vraisemblablement je n'étais pas moi-même un skin. L'accumulation d'informations que je lui apportais, dès la première année, qui dénotait une connaissance fine, voire intime, de ce milieu, ne sembla pas l'intriguer. Pas plus que mon allure, alors que dans certaines parties consacrées au style skinhead, les descriptions et les illustrations que je lui soumettais correspondaient d'une manière flagrante à l'image que je lui offrais. J'en étais une vivante incarnation. Peut-être voyait-elle en moi un étudiant particulièrement investi dans son sujet et dans son travail de terrain, éprouvant le besoin de s'identifier physiquement au milieu étudié, pratiquant une immersion complète et permanente, tel un disciple de l'Actors

Studio, pour bien tenir son rôle. Peut-être n'était-ce qu'un jeu de faux-semblant qui, pour ma part, relevait du mensonge par omission. Un double jeu masquant mon « double je » auquel je me suis livré, laissant le bénéfice du doute joué en ma faveur, n'étant pas prêt ni préparé à défendre, comme je le fais aujourd'hui, ma position. Ma soutenance de thèse n'a pas plus soulevé de questionnements quant à mon positionnement, mais par la suite j'ai décidé de pratiquer une sorte de « *coming out* », de ne plus m'autocensurer et d'assumer, si tant est qu'on me le demande, mon identité de skin.

Dire son identité

Contrairement au monde des sous-cultures où il est souvent répété, au nom d'une relation de vécu et d'expérience partagée, « qu'il faut en être » pour pouvoir en parler, faudrait-il au contraire, du point de vue de la sociologie, afin de témoigner de son objectivité, jouer à « ne pas en être »? Cette posture, qui consiste à feindre une distance avec son objet d'étude, peut apparaître plus ou moins crédible quand, à l'occasion de divers événements universitaires, il n'est pas besoin de faire montre d'une prodigieuse perspicacité pour deviner à l'avance qui va manifestement intervenir à propos de tel ou tel courant musical. Derrière le spécialiste se cache souvent un passionné, voire, osons le mot, un fan. Qui d'autre d'ailleurs que des passionnés ou des « aca-fans »³⁶ pour consacrer autant de temps et d'énergie à la collecte et à l'étude minutieuse, voire maniaque, de disques, de livres, de revues, de fanzines et autres documents les plus divers, à se déplacer à autant de concerts, dans les bars, les

36. Diminutif d'« academic fan » (« chercheur fan ») terme créé par Matt Hills dans son ouvrage *Fan Cultures* (Londres, 2002).

festivals ou tout autre événement, à être attentifs à ce qui peut se rapporter à une scène ou à un milieu qu'ils connaissent et qu'ils désirent simplement et sincèrement mieux faire connaître ? Ceci en dehors de tout prosélytisme, puisque cette passion n'engage qu'eux et qu'elle n'est pas exempte d'un regard acéré et critique³⁷. Qui pour se targuer de plus de ressources, d'expériences et de compétences autorisant ce type de chercheur à être, dans son domaine, son propre informateur ? Car être extérieur à un milieu, l'aborder vierge de tout savoir, uniquement paré des meilleures intentions et pariant sur sa seule perspicacité, est-ce la garantie d'une approche sérieuse et féconde ? Si je m'en tiens à mon objet d'étude et au regard de la large production d'écrits, d'enquêtes, de reportages et de films consacrée aux skinheads qu'il m'a été donné d'étudier, je ne peux qu'en douter. Il en est ainsi de toute cette collection d'articles de journaux qui me tient lieu de bêtisier. Pour ne citer qu'un exemple, ce reportage « choc » du journal VSD³⁸ sur les « têtes rasées » en Angleterre qui, dans un encart, montre la pochette d'un album de oi ! bien connu des amateurs du genre, à savoir la compilation *Strength thru oi!*, avec la légende suivante : « Ce 33 tours est une anthologie de discours fascistes et musique des groupes skinheads. Il vient d'être interdit ». Troublant, inquiétant... si ce n'est que ce disque ne contient aucun discours fasciste, que les groupes présents n'ont jamais adhéré à cette idéologie et qu'il n'a jamais été interdit à la vente. En guise de discours se font entendre, sur ce disque, deux textes de Garry Johnson, le « poète punk » connu

37. Voir à ce sujet les travaux d'Henry Jenkins qui s'opposent à une vision misérabiliste déniaut aux fans toute distance aux œuvres et toute capacité d'analyse ; Henry Jenkins, *Textual Poachers : Television Fans and Participatory Culture*, Londres, 1992.

38. VSD, n° 202, 1981, p. 8.

pour ses appels à l’unité des jeunes Blancs et Noirs. Ce disque fut promu par Garry Bushell, alors journaliste au magazine *Sounds* – l’un des plus grands hebdomadaires musicaux anglais – et par ailleurs ancien militant de l’International Socialists. Dénoncé à ce titre comme un « rouge » par le National Front, Garry Bushell se fit poignarder à plusieurs reprises par une quinzaine de néo-nazis. Il y avait certainement des choses à dire sur ce disque, concernant notamment sa pochette et son titre qui feront bien polémique; mais il est regrettable, en l’espèce, que ce qui fut dit ne fut pas vrai et que ce qui fut vrai ne fut pas dit. C’est ce type d’article, entaché d’approximations et d’inexactitudes, mêlant approche sensationnaliste et vision fantasmagorique, qui m’a motivé, initialement, à me lancer dans un travail d’écriture sur les skinheads, tant une grande partie de ce que ce que je pouvais ainsi lire ou voir à ce sujet, loin d’apporter un regard juste et éclairant, n’aboutissait le plus souvent qu’à des représentations partielles et partiales, simplistes sinon fantaisistes.

Ces effets de scénarisation et de dramatisation, sont également à l’œuvre dans de nombreuses productions cinématographiques mettant en scène des skinheads, évidemment nazis, prétextes à des variations plus ou moins inspirées et édifiantes sur le thème de la haine aveugle destructrice et autodestructrice. La plupart de ces films – exception faite de « *This Is England* »³⁹, film britannique écrit et réalisé par Shane Meadows, un ancien

39. *This Is England*, sorti en 2006, a reçu plusieurs récompenses lors des British Independent Film Awards de 2006, dont celui du meilleur film indépendant anglais de l’année. Télérama saluera pour sa part « la reconstitution réussie d’une époque et d’un milieu »; Télérama, critique du 19 novembre 2011 par Mathilde Blottière, en ligne à l’adresse : <https://www.telerama.fr/cinema/films/this-is-england,305459.php> [consulté le 20 septembre 2019].

skinhead⁴⁰ – ne brillent pas par leur subtilité et échouent le plus souvent à montrer le mouvement skinhead dans sa diversité et sa complexité.

Certes, parler d'un milieu familial nécessite de savoir prendre de la distance vis-à-vis de celui-ci, d'être capable de garder un esprit critique et de pouvoir opérer un retour réflexif concernant sa propre implication, ses propres pratiques et ses propres représentations. C'est aussi veiller à ne pas rester aveugle à certaines manières d'agir et de se comporter, à certains modes de pensée que l'on aurait intégrés et que l'on pourrait ne plus interroger. Néanmoins, une bonne connaissance préalable dudit milieu permet de ne pas s'en tenir à une vision réduite et réductrice. Ainsi, connaître l'histoire du mouvement skinhead et ses évolutions, ses mutations et ses divisions, c'est déjà comprendre, hors des poncifs, qu'il n'y a pas *un* type de skinhead mais *différents* types de skinheads. C'est alors pouvoir saisir dans un mouvement qui, selon les époques, n'est plus tout à fait le même ni tout à fait un autre, ce qui change et ce qui demeure, ce qui fait toujours référence, et étudier à ce titre comment se fonde et s'y transmet une mémoire, et comment s'y articulent la notion d'héritage et les questions d'authenticité et de légitimité. Ce savoir accumulé aide aussi, sur le terrain, à mieux situer ses interlocuteurs, à mesurer leur degré d'implication, à estimer leur connaissance propre de ce mouvement, à évaluer la véracité des propos et faits rapportés sans se laisser leurrer par les possibles provocations, rodomontades et autres fabulations destinées à impressionner et à abuser l'enquêteur. Au niveau de l'observation, dans un

40. Ce qui illustre, en ce cas, la validité d'un point impliqué, la légitimité à parler d'un milieu que l'on connaît, pour en dire ce que l'on en sait et non ce que l'on croit devoir en dire, sous l'emprise d'attitudes normatives.

milieu où le respect des codes vestimentaires revêt une grande importance comme norme d'apparence, d'inter-reconnaissance et d'inter-évaluation, là où ne pourrait apparaître qu'une foule uniforme, un regard informé saura opérer une lecture significative de tous ces « looks », source d'agencements subtils. Là encore, l'implication de tout un chacun pourra se révéler. Il en va par exemple de ces « néophytes » qui se signalent souvent par un style ostentatoire mais parsemé de « fautes de goût », c'est-à-dire par des manquements au pointilleux « dress code » skinhead – bretelles trop larges, ourlets roulés trop hauts et trop épais, vêtements trop amples – et qui trahissent ainsi leur statut de novice. Les plus investis affectionnent quant à eux les tenues plus soignées et donc plus sobres, n'attirant guère l'attention tandis que les anciens, par opposition aux « poseurs », par une sorte de « contre-snobisme », s'attribueront le droit de s'affranchir des codes en vigueur, n'ayant « plus rien à prouver » ni « aucun compte à rendre ». De quoi égarer l'observateur étranger à ce milieu qui pourrait se méprendre sur le statut des uns et des autres.

Un investissement personnel et une relation durable entretenus dans un tel milieu, combinés à une activité de chercheur, peuvent donc constituer un atout qu'il ne semble pas nécessaire de taire. Néanmoins, il semble plus aisé de se présenter comme philosophe punk ou historien rocker plutôt que comme sociologue skinhead tant ce dernier terme est encore marqué du sceau de l'infamie⁴¹. Pourtant, si l'on veut bien admettre, enfin, que tous les skinheads ne sont pas des nazis, à l'origine et à présent, qu'il n'y a rien de satisfaisant à reconduire, paresseusement, les mêmes confortables lieux communs que l'on dénoncerait par

41. Dans les milieux d'extrême droite, comme j'ai eu l'occasion de le constater, c'est plutôt l'identité de sociologue qui est infamante.

ailleurs, alors s'avouer skin n'a rien de particulièrement choquant en ce que cela correspond tout simplement, conformément aux voies d'engagement actuelles, à la simple expression de goûts musicaux et vestimentaires.

Certes, les premiers skinheads, apparus en France à la fin des années 1970, issus surtout des banlieues parisiennes et d'origines diverses – les « skinheads des Halles » – se définissaient comme étant avant tout des « voyous »⁴². Ils se considéraient et se comportaient comme des marginaux. Aux logiques de défense de territoires et d'affrontements entre bandes s'ajoutaient les violences gratuites sur fond, bien souvent, d'alcoolisme et de toxicomanie. Si leurs successeurs ont pu se qualifier de « skinheads et voyous après tout » pour entretenir une image de « durs », la nouvelle génération, issue des classes moyennes et intégrée à la société, ne colle plus à cette image. La scène actuelle ne draine plus son volant de marginaux et les rescapés des premières heures sont un peu regardés comme incarnant une forme primitive de la « skinerie » hexagonale, des « skinsaures » témoignant d'une autre époque.

Certes, les années 1980 et 1990 ont été marquées par une politisation massive du mouvement skinhead français sur le modèle anglais médiatiquement exporté. Mais rejetés par les diverses formations classées à l'extrême droite qui ne parviendront pas à les apprivoiser, relégués et isolés dans les marges de la mouvance ultranationaliste à l'état de groupuscules, chassés

42. On peut écouter à ce sujet le documentaire de Philippe Roizès, « Farid, premier skinhead de France », sur France Culture, en ligne à l'adresse : <https://www.franceculture.fr/emissions/une-histoire-particuliere-un-recit-documentaire-en-deux-parties/skinheads-histoires-de-jeunesse-12-farid-premier-skinhead-de-france> [consulté le 20 septembre 2019].

dans les rues et en butte à une répression policière, ces skinheads verront les rangs de leurs factions s'éclaircir et perdre de leur attractivité au profit des autres tendances — antifascistes, apolitiques, traditionnelles — qui pourront réinvestir ce mouvement et s'en réapproprier les codes. Depuis, la scène skinhead, ne désirant pas renouer avec ses luttes intestines, voulant garder une meilleure image d'elle-même, s'est largement recentrée et apparaît comme majoritairement apolitique. Les anciens, qui ne se sont pas recyclés ailleurs, font maintenant office de « fafs à la retraite »⁴³.

Depuis qu'il n'est plus majoritairement composé ni de marginaux ni de nazis, le mouvement skinhead devient donc plus accessible à toute personne qui chercherait à se distinguer et qui serait attirée par l'esthétique et la musique d'une sous-culture qui, au sein de l'actuel « supermarché des styles »⁴⁴, garde encore une image forte et conserve un parfum d'authenticité en étant, pour le moment, non totalement récupérée commercialement. C'est un engagement qui peut procurer un frisson raisonnable dès lors que la violence, longtemps caractéristique de ce milieu, y est moins présente, moins revendiquée et assumée comme mode « normal » d'affirmation et de communication. Ainsi se font plus rares ces ambiances tendues en l'attente de bagarres semblant inévitables lors de ces concerts que j'ai pu observer et dont le souvenir reste plus attaché aux performances belliqueuses du public qu'à celles musicales des groupes sur scène.

Le mouvement skinhead français a donc changé puisque, un mouvement étant à l'image de ses membres, sa composition a changé (plutôt des jeunes issus de la classe moyenne) comme

43. J'emprunte cette formulation à Philippe Roizès.

44. Ted Polhemus, *Looks d'enfer!* Paris, 1995, p. 130.

ont changé son accessibilité (effacement des marginaux et des nazis), les motivations des membres actuels (attrait centré sur la musique et les vêtements), les processus d'engagement (influence des réseaux sociaux liés à l'Internet) et leur investissement personnel (non plus en rupture avec la société). Il n'y a donc pas de fatalité à ce que ce mouvement demeure ce qu'il fut, globalement, à une période donnée, n'en déplaisent à certains anciens qui regretteront peut-être les épiques époques du passé et qui se désoleront de voir « leur » mouvement se peupler de « fashion skinheads », d'« internet warriors » et autres « fake pin-up » version skingirls. Ceux-ci devront néanmoins admettre que, s'ils ont appartenu à ce mouvement, ce mouvement ne leur appartient pas. N'en déplaisent aussi aux entrepreneurs de morale qui auront, dès lors, moins l'occasion d'évoquer/invoquer l'un de leur démon familier favori.

Après avoir été si longtemps diabolisé, se pourrait-il que le mouvement skinhead, suivant le cycle de vie d'un style sous-culturel⁴⁵, entre à son tour dans une phase de normalisation, notamment sous l'impulsion du marché de la mode? Déjà, les marques prisées par les skinheads telles que Dr Martens, Fred Perry ou Ben Sherman ont intégré celles-ci à leur campagne de communication visant, pour revendiquer leur « street credibility », à se présenter comme « partenaires historiques » des sous-cultures britanniques via la publication de livres, la production de documents vidéo dans lesquels ils figurent, ainsi que par la tenue de stands lors de concerts ou d'événements les concernant. Ainsi de Dr Martens, par exemple, qui, sous forme de patronage, médiatise très officiellement sa présence à la « Great Skinhead Reunion » qui a lieu annuellement à Brighton sous le slogan

45. *Youth Cultures : Scenes, Subcultures and Tribes*, dir. P. Hodkinson et W. Deicke, New York, 2007.

« We Stand For Unity And Equality », slogan qui associe dorénavant les skinheads à un mot d'ordre positif. Par ce processus d'incorporation, ces marques participent à une marchandisation, à une banalisation du style skinhead, à une neutralisation de son potentiel subversif en la présentant, pour ne pas entacher leur image, sous son aspect apolitique. Ce faisant, par cette stratégie commerciale, elles participent aussi à une re-légitimation de ce mouvement en contribuant à exclure les naziskins de cette subculture⁴⁶.

En passe d'être commercialement standardisée, la sous-culture skinhead s'insère dans ce tournant post sous-culturel où les sous-cultures font désormais office de ressources et biens culturels pouvant être mobilisés, négociés et appropriés par des individus, de façon réflexive, au cours de leur vie quotidienne, pour construire, dans des contextes propres et situés dans l'espace, des styles de vie alternatifs : des « modes de vie situés et stratégiques » selon la formule de David Chaney⁴⁷. Dans ces nouvelles formes d'affiliation et d'identification aux sous-cultures, où les notions d'identité sont construites plutôt que données, fluides plutôt que fixes, où l'on peut passer d'une subculture à une autre, endosser successivement ou mixer simultanément différentes panoplies, y superposer d'autres formes d'engagements (féminisme, véganisme), le choix personnel n'est plus articulé autour de la structuration de classe induisant des rapports dominés/dominants, les logiques de distinction sont remises en

46. Les campagnes publicitaires antiracistes menées par exemple par Lonsdale, marque historiquement portée par tous skinheads mais particulièrement prisée des naziskins, ont poussé ces derniers à renoncer à ce marqueur de la culture skinhead et à développer leurs propres lignes de vêtements.

47. David Chaney, *Lifestyles*, London, 1996.

cause via une culture des mélanges au sein de laquelle goûts et pratiques légitimes dans un domaine côtoient goûts et pratiques illégitimes dans un autre⁴⁸. Ce choix personnel exprime des sensibilités spécifiques à travers lesquelles les groupes et les individus articulent le sentiment de leur « différence » vis-à-vis des autres groupes et individus qu'ils côtoient, les faisant s'adapter en permanence aux situations qu'ils vivent. Les sous-cultures apparaissent donc bien là comme « des expressions fluides et mutables de sociabilité qui se manifestent lorsque les individus s'associent temporairement pour exprimer leur soutien et/ou pour participer à une cause commune, mais dont les vies quotidiennes se déroulent de fait simultanément sur toute une gamme de terrains culturels des plus divers »⁴⁹.

Ainsi de ces skinheads que je connais, aux caractéristiques hétérogènes mais liés par une passion commune, se distinguant du monde commun tout en y étant intégrés, affichant plus ou moins des « profils dissonants »⁵⁰ en faisant profession d'être skinheads tout en exerçant une profession telle que graphiste, employée dans l'import-export, éducateur, assistante maternelle, infirmière, régisseur, secrétaire administrative, professeur d'anglais, entomologiste, électricien, garçon de café, soudeur, employé de la grande distribution, ébéniste, assistant d'éducation, contrôleur SNCF, intérimaire, intermittent du spectacle, travailleur du tertiaire, documentaliste, maçon, jardinier, maraîcher, ambulancier, projectionniste, employé dans le secteur financier, contremaître, tatoueur, restaurateur, artiste, éducateur spécia-

48. Bernard Lahire, *La culture des individus : dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, 2004.

49. Andy Bennett, « Pour une réévaluation du concept de contre-culture », dans *Volume!* 9, 2012, p. 29.

50. B. Lahire, *La culture des individus...*

lisé, cadre de la fonction publique, employée du BTP, coiffeuse, instituteur, magasinier... et même sociologue.

Gildas Lescop

(Sociologue, Université Sorbonne Nouvelle — Paris 3)